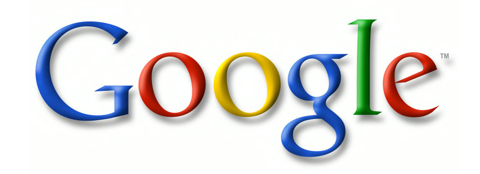
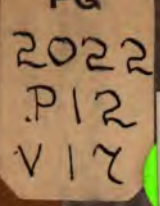
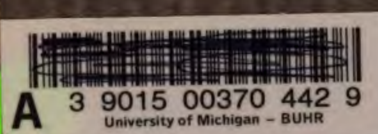
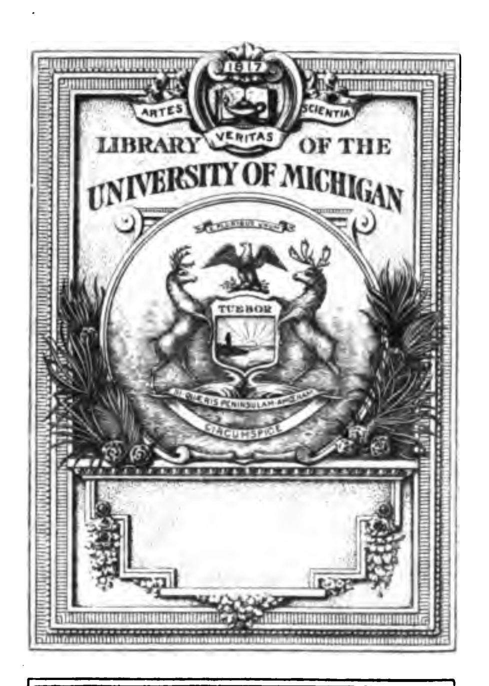



2022
.P12
V17


A 3 9015 00370 442 9
University of Michigan – BUHR


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

# LE VALET A TROIS MAÎTRES,

OU

## LES DEUX FOUX RAISONNABLES,

*COMÉDIE*

EN TROIS ACTES, EN PROSE;


Augustin

PAR PRÉVOST,

Artiste Dramatique, et Directeur du Théâtre Sans Prétention;


*Représentée à Paris, et sur plusieurs Théâtres de Province.*

---


*A PARIS,*

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25, & boulevard St.-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

---

AN X. — 1801.

# PRÉFACE.

Il en faut toujours un petit bout, la pièce ne vaudroit rien sans cela; ce n'est cependant pas une préface, mais une observation que je fais, pour que le lecteur ne me juge pas avec rigueur. Cette pièce fut représentée, pour la première fois, à Paris, le 24 novembre 1787, et reçue favorablement; elle fut jouée aussi en province avec beaucoup de succès; l'on en continue les représentations depuis 14 ans, et on la voit toujours avec plaisir. Pour satisfaire à la demande de quantité de personnes, je la fais imprimer; je préviens que l'on n'y verra que du comique; point de phrases recherchées, ni un style châtié, chose impossible pour l'ouvrage d'une nuit; c'est un défi que j'ai accepté. L'on donnoit sur un Théâtre de Paris, le Valet à deux maîtres; on me proposa de faire le Valet à trois maîtres. Pour me donner plus de difficultés, on vouloit que les rôles de femmes ne soient pas conséquens: aussi je me suis restreint à n'en mettre qu'une, que la première commençante peut jouer. J'avois envie d'en épurer le style, mais puisqu'elle plaît comme cela, je la laisse telle qu'on la joue encore presque tous les jours. C'est ma vingt-sixième pièce de Théâtre; j'en ai fait quarante-cinq jusqu'à ce jour; ainsi, je crois que l'on ne peut pas donner plus de matière aux critiques, pour épancher leur bile.

PREVOST.

## PERSONNAGES.



ORONTE.
ISABELLE, sa fille.
Mr. LATOUR, amant d'Isabelle.
CLAIRON, fils de Mr. Latour, amant d'Isabelle.
CRISPIN, valet des trois Maîtres.
UN CHIRURGIEN.
UN NOTAIRE.

*La Scène se passe à Paris.*
*L'action commence à la pointe du jour, et finit quand la nuit.*

*(Le Théâtre représente aux deux premiers actes une place publique; à la première coulisse, la porte de monsieur Oronte. Au troisième acte, l'appartement de Monsieur Oronte).*

# LE VALET A TROIS MAÎTRES.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *seul.*

(*Il est couché sur le Théâtre, entortillé dans son manteau, de manière que les spectateurs ne puissent pas se douter que ce soit un homme; il dort, et se réveille*).

Ah! ah! je crois que voici le jour qui vient: levons-nous; ne nous laissons pas surprendre par les passans: je suis gelé. Oh, fortune! à quoi me réduis-tu? Sotte condition que celle d'un valet; si, encore dans ma jeunesse j'avois pu être placé chez quelque femme entretenue, ou chez quelque financier, je ne me serois pas habitué à la fainéantise; car, chez une femme entretenue la besogne est forte; il faut être un cheval à toute selle; tous les jours nouveaux stratagêmes, recevoir les présens, louer la beauté de la dame, qui souvent lorsqu'elle est au lit, n'est qu'un squelette desséché; courir chez toutes les marchandes de modes, chez les meilleurs coëffeurs, parfumeurs, couturières, cordonniers, lingères, bijoutiers, loueurs de carosses, pâtissiers, traiteurs, restaurateurs, marchands de vin, limonadiers, prêteurs sur gages; par exemple, ceux-ci ont souvent notre visite, tout cela pendant que madame est au lit. Veut-elle se lever: ah, c'est bien différent! vingt personnes ne suffiroient pas à préparer ces charmes: le blanc et le rouge sont les principaux besoins: ensuite les eaux de senteur répandues avec profusion sur toutes les parties du corps de notre déesse; apporter les petits coussins pour mettre sur la tête, les cheveux d'un cent de pendus, la boutique d'un épinglier, la dépouille de mille autruches, les poudres de toutes les couleurs, la croupe, les hanches, les . . . . enfin, suffit; il n'en faut pas dire davantage; ce sont de ces choses qui sautent à la vue, et dont la seule pensée fait plaisir. Il faut être en chemise pour mettre les souliers; les femmes-de-chambre n'ont pas les bras assez forts pour serrer les lacets, c'est encore notre ouvrage. Il prend ensuite des convulsions; il faut délacer et relacer vingt fois de suite; tout ce manége finit, parce que l'heure

avance; il faut passer la robe, etc. Voilà donc notre Vénus en état de se faire donner la pomme par le Pâris de nos jours: en même-temps semer la discorde parmi les meilleurs amis, les rendant tous rivaux. Ce n'est pas encore fini; il faut faire chauffer de l'eau pour laver le petit chien, le bien savonner, le peigner comme il faut, et le porter en route; sans compter ce qu'il faut faire à la chambrière. Quant aux appartemens, ils sont toujours assez bien rangés, la propreté ne règne pas chez les femmes de cette espèce. Chez un financier, c'est bien différent; il faut changer les meubles une fois par semaine; nouvelle tapisserie à tendre.....

---

## SCENE II.

### CLAIRON, CRISPIN.

CLAIRON.

Que vois-je! Crispin?

CRISPIN.

Quoi! c'est vous, monsieur?

CLAIRON.

D'où diable viens-tu?

CRISPIN.

Je viens de voyager.

CLAIRON.

Qu'as-tu fait depuis que tu m'as quitté? tu ne m'as pas l'air d'avoir fait fortune.

CRISPIN.

Que voulez-vous, monsieur, vous savez le proverbe, que pierre qui roule n'amasse pas mousse. En vous quittant, j'ai entré au service d'un payeur de rentes, espérant que l'argent ne seroit pas si rare que chez les gens d'épée: il ne l'est effectivement pas, mais il ne peut sortir de leurs mains; et moi, vous savez que je n'aime pas à le laisser dormir: en le transportant d'un lieu à l'autre, j'ai toujours voulu qu'il m'en reste un peu dans mes poches.

CLAIRON.

Je le sais, et c'est justement la raison qui m'a obligé de te renvoyer; sans doute que tu en as usé de même avec ton autre maître.

CRISPIN.

Non, monsieur, point du tout; j'avois trouvé le moyen de le faire tomber dans mes filets en lui tendant des embûches, comme, par exemple, de l'envoyer bien loin pour me donner le temps de visiter le coffre-fort; mais un beau jour, crainte qu'il s'en appercoive, j'ai parti sans lui demander mes gages. Je fus de-là habiter une certaine province, vous savez bien, où l'on vient au monde les doigts un peu crochus: je m'étois

fait volontiers une habitude de suivre les mœurs de ce pays; mais comme les supérieurs ne souffrent cette licence qu'à leurs compatriotes, on me reprit avec douceur, et l'on m'exila pour trois ans sur un des quatre élémens, avec promesse que si je recommençois, je périrois dans un autre.

CLAIRON, *riant.*

Ah! ah! ah! j'entends.

CRISPIN.

Enfin, mon exil est fini; et je cherche actuellement une condition; mais j'ai un passeport signé de manière que je crois avoir bien de la peine à trouver.

CLAIRON.

Ecoute: si tu veux devenir honnête homme, je te reprendrai à mon service.

CRISPIN.

Ah! monsieur, je l'ai toujours été, mais il prend quelquefois des démangeaisons; et puis j'ai toujours entendu dire: que quand on est avec les loups, il faut hurler.

CLAIRON.

Et c'est ce qui t'avoit engagé à faire un si joli métier?

CRISPIN.

Oui, monsieur; mais l'âge vient; la jeunesse se passe; l'on rentre en soi-même; et si vous voulez me reprendre à votre service, vous verrez que de mon premier état, il ne m'en restera que le nom, pas trop honorable à la vérité; mais, que voulez-vous, je n'ai pas eu l'esprit assez fin pour faire comme tant d'autres, de n'en avoir que le privilége.

CLAIRON.

Oui, c'est bon, ne parle pas de cela; si tu étois entendu de ceux qui ont ce privilége, tu pourrois peut-être payer pour eux; je te reçois donc de nouveau, mais il faut que tu me serves aujourd'hui dans une entreprise qui, je crois, est bien difficile.

CRISPIN.

Voyons; contez-moi cela.

CLAIRON.

Apprends donc qu'étant en garnison à Strasbourg, j'ai fait la connoissance d'une trés-aimable fille qui étoit en pension; ses parens demeurent dans cette maison, elle y reste avec eux: il ne m'est pas possible de la voir; elle m'a seulement écrit que son père l'avoit retiré de sa pension pour la marier avec un homme qu'elle ne connoissoit pas, et que je fasse mon possible pour rompre ce mariage: c'est ce qui m'a fait demander un congé de sémestre, afin de tout entreprendre.

CRISPIN.

Quoi! n'est-ce que cela? bagatelle!

CLAIRON.

Oui, mais je vais te dire, c'est que je manque d'argent; je

n'ose pas aller chez mon père pour lui en demander : et d'ailleurs il me renverroit sur-le-champ à ma garnison..... Je l'apperçois! je me sauve ; tâche de lui parler.....

CRISPIN.

Où est-il ?

CLAIRON.

C'est cet homme habillé de noir qui vient là-bas.

CRISPIN.

Comment le nommez-vous ?

CLAIRON.

Latour ; je t'attends au café que tu vois.

## SCENE III.

CRISPIN, *seul.*

SOYEZ tranquille.... Me voilà encore une fois en place, c'est à moi de m'y maintenir ; mais voici le patron qui approche : que vais-je lui dire ? il ne me connoît pas : demandons-lui toujours de l'argent.

## SCENE IV.

MR. LATOUR, CRISPIN.

CRISPIN, *faisant beaucoup de révérences.*

MONSIEUR, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Pourriez-vous me dire où demeure Mr. Latour ?

LATOUR.

Latour, dites-vous ?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LATOUR.

Qu'est-ce qu'il est ?

CRISPIN, *embarassé.*

Mais, monsieur, il est... je ne puis pas trop vous le dire, c'est le père de son fils, à ce qu'on m'a dit.

LATOUR.

A ce que l'on vous a dit ; que lui voulez-vous ?

CRISPIN.

Mais, monsieur, je ne suis pas obligé de vous dire ce qui se passe dans les familles ; je suis un serviteur fidèle, et je cherche ce monsieur Latour pour l'instruire à l'égard de son fils.

LATOUR, *à part.*

A l'égard de son fils. ( C'est assurément moi qu'il cherche, tâchons de le faire parler ). Dites-moi, mon ami, est-ce que vous connoissez son fils ?

CRISPIN.

Comment donc, si je le connois ! je suis son homme d'affaires.

LATOUR.

Ah ! vous êtes son homme d'affaires ; mais dites-moi un peu, que fait-il à présent ?

CRISPIN.

Vous m'avez l'air bien curieux, vous cherchez à me tirer les vers du nez, vous avez quelqu'intention ; mais vous ne l'emporterez pas sur moi, je suis aussi fin que vous, je ne dirai rien, et vous perdrez votre temps.

LATOUR.

Non, mon ami, non, c'est moi qui suis monsieur Latour, et vous voyez que je puis vous faire des questions.

CRISPIN.

Vous, monsieur Latour! nous allons bientôt en être instruit. Comment s'appelle votre fils, vous devez le savoir.

LATOUR.

Il s'appelle Clairon.

CRISPIN.

C'est vrai, que je vous embrasse; comment vous portez-vous, monsieur?

LATOUR.

C'est bon, c'est bon; comment se porte mon fils?

CRISPIN.

Ah! monsieur, il se porte à merveille, il n'a pas le sou.

LATOUR.

Comment! il n'y a pas six mois que je lui ai envoyé 1200 fr. et une lettre de change de pareille somme.

CRISPIN.

Monsieur, je le sais bien, puisque c'est moi qui l'ai été recevoir; mais, monsieur, à la vente d'une marquise, il a acheté une très-belle pendule qu'il vous envoie.

LATOUR.

Qu'il m'envoie?

CRISPIN.

Oui, monsieur; c'est une pièce curieuse et qui fera un très-bel effet dans votre appartement; elle m'a donné bien de la peine en route, par les soins que j'ai pris pour qu'il ne lui arrive rien.

LATOUR.

Tu me l'apportes donc?

CRISPIN.

Elle est au carosse, il n'arrive que dans trois jours; il vous prie de lui envoyer quelqu'argent, parce qu'il a tout dépensé pour vous faire ce cadeau.

LATOUR.

Mais, mon fils ne t'a pas remis de lettre pour moi? Tu penses bien que je ne peux pas te donner cet argent, sans savoir vraiment si tu lui appartiens.

CRISPIN.

C'est trop juste, j'en ai aussi, mais elle est dans ma valise; je vais l'aller chercher.

LATOUR.

Oui, vas, je te donnerai de l'argent; je vais entrer ici, chez monsieur Oronte, tu viendras m'y prendre.

CRISPIN.

Oui, monsieur, je ne serai pas long-temps à revenir.

## SCENE V.

LATOUR, *seul.*

Ce pauvre garçon, il pense à moi; il se ménage pour me fai[re] des cadeaux: voilà ce que c'est que de bien élever les enfan[s,] l'on est récompensé de la peine qu'ils donnent dans leurs jeu[-]nesse, c'est une grande consolation pour moi.

## SCENE VI.

ORONTE, *sortant de la maison*, LATOUR.

LATOUR.

Ah! vous voilà, j'allois chez vous; comment vous portez-vous[?]

ORONTE.

Fort bien, et vous?

LATOUR.

A merveille; et votre fille se porte-t-elle bien aussi?

ORONTE.

Faut-il demander cela? la jeunesse la fait crever de santé.

LATOUR.

J'en suis charmé! mais quand finirons nous le mariage, je brûle du désir de la posséder.

ORONTE.

Mais il ne tiendra qu'à vous, je ne demande pas mieux; et vous pouvez vous flatter d'avoir une aimable femme.

LATOUR.

Cependant, je crains...

ORONTE.

Que craignez-vous?

LATOUR.

C'est que quand je vous en ai fait la demande, elle ne m'a pas paru bien enjouée: est-ce qu'elle ne se soucieroit pas de moi?

ORONTE.

Bah! bah! vous allez vous charger la tête d'imaginations; elle fera ce que je voudrai. Entrez toujours, elle dort encore, vous m'attendrez; je sors pour affaires, je ne tarderai pas à revenir.

LATOUR.

Allez, que je ne vous gêne pas.

## SCENE VII.

LATOUR, *seul.*

Je ne sais: en me mariant avec cette fille-là, j'ai bien peur de ne pas être aussi heureux que je le pense.... Voyons, réfléchissons un peu à ce que je vais faire; si elle ne m'aime pas, je courrai les risques d'être ce que sont tant d'autres.... Ah! après tout, je n'en mourrai pas; et où est le rosier dont le maître seroit le seul qui cueilleroit les roses?

SCENE VIII.

## SCENE VIII.

### CRISPIN, LATOUR.

CRISPIN.

Monsieur, me voilà revenu.

LATOUR.

Bon : et cette lettre ?

CRISPIN.

La voilà.

LATOUR.

Qu'est-ce que cela veut dire ? le cachet est tout mouillé.

CRISPIN.

Ah! monsieur, c'est que nous n'avions pas de cire, et nous avons pris du pain à cacheter.

LATOUR.

Comment, vous avez pris du pain à cacheter ; il y a quelque fripponnerie là-dessous.

CRISPIN.

Oh! monsieur, point du tout.

LATOUR.

Tu m'as l'air d'un fripon qui veut attraper mon argent. Pourquoi cette lettre est-elle cachetée nouvellement ?

CRISPIN.

Mais, monsieur, c'est que mon maître me l'avoit donné sans être cachetée, et l'on m'a dit à mon auberge que ce n'étoit pas honnête de présenter une lettre sans qu'elle le soit.

LATOUR.

Mais pourquoi loger à l'auberge, et ne pas venir tout de suite chez moi ?

CRISPIN.

Il falloit auparavant que je sache la demeure.

LATOUR.

L'adresse n'est-elle pas sur la lettre ?

CRISPIN.

C'est vrai, monsieur, mais je suis arrivé trop tard.

LATOUR.

Tu ne manques pas de répartie... voyons ce que mon fils m'écrit.

CRISPIN, *à part pendant qu'il lit.*

Imbécille que je suis, m'en voilà tiré, toujours.

LATOUR.

C'est bon, nous verrons cela ; je t'en donnerai quand tu t'en retourneras.

CRISPIN.

*(à part).* Diable.... Mais, monsieur, il m'a dit que je pourrois rester chez vous pour vous servir, parce qu'il alloit bientôt revenir de sa garnison, et qu'il seroit inutile que je m'en retourne pour le rejoindre.

LATOUR.

Allons ; hé bien, je vais aller chez moi compter de l'argent pour le mettre à la poste ; toi, tu vas entrer dans cette maison,

ORONTE.

Effectivement, j'ai besoin de monde, mais es-tu honnête homme ?

CRISPIN.

S'il suffisoit de vous le dire, cela seroit bientôt fait; mais c'est qu'il faut le prouver, et ce n'est pas une chose aisée; cependant, avant la fin du jour, vous pourrez le savoir: et plus je resterai à votre service, et plus vous serez content de moi.

ORONTE.

En ce cas, tu n'as qu'à entrer, nous allons convenir de ce que je te donnerai de gage.

## SCENE XIII.

CRISPIN, *seul.*

MONSIEUR, je vous suis. Allons, mons Crispin, c'est à présent qu'il faut commencer à déployer votre imagination; servir trois maîtres à la fois, et n'en voler aucun, c'est déjà beaucoup; brouiller des vieillards pour favoriser des amans, y trouver mon profit, et me sauver des coups de bâtons, tout cela n'est pas aisé; mais pour m'ouvrir l'esprit, entrons dans cette maison, et commençons par faire un tour à la cuisine. (*Il entre*).

# ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, *seul, tenant une lettre.*

AH! ah! me voilà en état de faire tête à l'orage; la cuisine n'est ma foi pas mauvaise, et son vin est excellent, c'est dommage de n'en avoir pas à contentement. Voyons actuellement de quelle ruse nous allons nous servir pour en venir au but où nous desirons: d'abord, lisons ce petit billet adressé au père de mon maître. (*Il lit*). « Mon cher ami, vous marquez très-peu d'empressement à votre mariage avec ma fille, » vous n'êtes pas seulement venu la voir aujourd'hui; si quelque » affaire pressante vous a retenu, vous auriez au moins dû » le faire dire. Ne manquez pas de venir le plutôt que vous » pourrez. Je suis, etc. » Empochons cette lettre, allons rejoindre mon maître, il m'attend dans le café avec grande impatience..... chut, voici son père; volte-face, écartons-le d'ici.

## SCENE II.

LATOUR, CRISPIN.

CRISPIN.

AH! te voilà; d'où diable viens-tu?

CRISPIN.

Monsieur, j'ai entré chez monsieur Oronte comme vous m'aviez dit, c'est un aimable homme, il m'a très-bien reçu.

LATOUR.

Je le crois : mais sa fille, comment se porte-t-elle ? que t'a-t-elle dit ?

CRISPIN.

Ah ! monsieur, elle est enchantée de vous. J'ai employé toute ma réthorique pour lui exprimer votre amour ; je l'ai mise dans une joie, dans un ravissement ; j'ai cru qu'elle en mourroit de plaisir.

LATOUR, *riant.*

Ah ! ah ! fort bien. Mais pourquoi avoir tardé si long-temps à venir me rendre réponse ?

CRISPIN.

Mais, monsieur, c'est que monsieur Oronte m'a forcé de dîner chez lui, j'ai accepté, parce que j'ai dit en moi-même c'étoit toujours autant d'épargné pour vous.

LATOUR.

Tu as raison. ( *à part* ). Ce garçon me paroît ménager, c'est justement ce qu'il me faut.

CRISPIN.

Mais, monsieur, pendant le dîner, il lui a pris une espèce de folie, telle que l'on n'en a jamais vu.

LATOUR.

Comment ! que dis-tu ?

CRISPIN.

Ce que je dis est vrai : il dit que je suis son valet, que je le serve comme il faut ; qu'il y a long-temps qu'il desiroit trouver un garçon aussi aimable. Il ne veut plus reconnoître personne que moi ; il dit qu'ils sont tous foux, qu'il n'y a que moi de raisonnable ; jusqu'à sa fille, il lui dit qu'elle est folle de se marier avec vous.

LATOUR.

Cela n'est pas possible ! je vais entrer chez lui.

CRISPIN.

Donnez-vous en bien garde, nous l'avons mis dans son lit, il repose ; et je vais chercher un chirurgien, pour l'examiner pendant qu'il dort.

LATOUR.

Lequel ?

CRISPIN.

Ma foi, je vais au hasard ; car, dans ces circonstances-là, je crois que celui qui choisit prend souvent le pire.

LATOUR.

Non, non, je vais chercher le mien. Tiens, porte ces 600 fr. à la poste pour mon fils, voilà la lettre et voilà pour payer le port ( *il lui donne* ) de l'argent ; je cours promptement chez

mon chirurgien, afin de porter soulagement à ce cher homme. Est-il possible! devenir fou dans un instant! Quel malheur!

## SCENE III.

CRISPIN, *seul*.

Il n'est pas encore aussi fou que toi. Ah! ah! ah! ah! je tiens toujours l'argent. Bravo! mon ami Crispin; allons, du courage, voilà de quoi en donner: cette bourse est très-bien garnie; 600 fr.! il y a de quoi tenter le valet le plus honnête homme.... Allons, oui, c'est penser comme il faut, faisons notre part: un tiers, ce n'est guère.... moitié, c'est partager comme frère... oui, mais à tout bon compte, il faut revenir, point de friponnerie; portons cet argent à mon maître, payons-nous seulement du port: un sou par livre, font justement dix écus.... c'est le compte du bon homme.... il n'y a seulement pas pour boire chopine....

## SCENE IV.

CLAIRON, CRISPIN.

CLAIRON.

Que fais-tu donc? à quoi penses-tu? En t'attendant je suis dans une impatience que je ne puis pas dire.

CRISPIN.

Ça vous est bien aisé à dire, vous qui êtes-là à jaser des affaires du temps, pendant qu'il faut que j'agisse; vous croyez donc que mon imagination ne travaille pas? tenez, en voilà déjà une preuve, et ces 600 fr. vous donneront de la patience.

CLAIRON.

Ah! mon cher Crispin, que je t'embrasse?

CRISPIN.

Un instant, nous ne sommes pas encore au dénouement, voilà la lettre d'avis, je la garde, j'ai mon idée, et qui sera bonne.

CLAIRON, *il donne de l'argent*.

Tiens, voilà pour ta peine, en attendant que nos affaires soient plus avancées.

CRISPIN.

Abondance de bien ne nuit pas, c'est pour le port de la lettre; car le port de l'argent, le voilà, je le garde aussi.

CLAIRON.

Tu ne m'avois pas dit cela; tu n'as pas oublié ton ancienne méthode.

CRISPIN.

Mais croyez-vous quelle soit mauvaise?

CLAIRON.

Si tu ne veux pas te défaire de cette habitude, je ne te garderai pas à mon service, je t'en avertis.

CRISPIN.

Voilà ce que c'est que d'être trop franc ; si je ne vous l'avois pas dit, vous ne le sauriez pas.

CLAIRON.

Mais je ne veux pas que tu t'empares de rien sans m'en avertir, ou bien, tu n'as qu'à rester comme tu étois.

CRISPIN.

Eh bien, monsieur, c'est fini ; vous n'avez qu'à parler, vos affaires en resteront là. Ne croyez-vous pas que je suis sans condition, j'en ai une toute trouvée.

CLAIRON.

Maraud ! tu profites de ce que j'ai besoin de toi pour me narguer.

CRISPIN.

Non, monsieur, point du tout ; c'est que l'argent nous a rendu tout deux impérieux, c'est ce qui arrive souvent ; l'on voit des gens sans le sou qui sont bas jusqu'à terre, sitôt qu'ils possèdent quelque chose, ils crossent aux pieds ce qu'ils auroient ramassé bien soigneusement ; méprisent ceux qui leur ont rendu de grands services, et qui quelquefois sont causes de leur élévation ...... Il n'en sera pas de même à mon égard, je vous servirai toujours fidèlement, mais sauvez-vous, j'entends quelqu'un qui vient.

---

## SCENE V.

ORONTE, *sortant de sa maison*, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah ! monsieur, j'arrive à propos, car vous sortiez, je crois.

ORONTE.

Oui ! hé bien, as-tu fait ma commission ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, j'ai eu bien de la peine à trouver monsieur Estour.

ORONTE.

C'est que tu es un imbécille, l'adresse étoit pourtant bien intelligible.

CRISPIN.

Ce n'est pas la demeure que j'ai eu peine à trouver, c'est l'homme, il étoit sorti pour affaires pressantes ; l'on m'a indiqué où il étoit allé, j'ai couru promptement dans l'endroit que l'on m'avoit dit, il étoit sorti, il a fallu que je retourne ailleurs ; je l'ai enfin trouvé ; il vous prie d'excuser s'il ne peut venir pour le moment... Voilà une lettre qu'il m'a donnée.

ORONTE.

Voyons ?

CRISPIN.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour son fils ; il m'a prié de la porter à la poste.

ORONTE.

Eh bien, vas promptement,

CRISPIN.

Mais il m'a dit aussi que vous ayez la bonté de lui prêter l'argent qu'il lui envoie, parce qu'il n'avoit pas le temps de retourner chez lui, et qu'il vous le rapporteroit en venant vous voir.

ORONTE.

Que diable, qu'il ait comme ça des affaires.... il mettra sa lettre à la poste demain.

CRISPIN.

Il dit qu'il faut qu'elle parte sur-le-champ.

ORONTE.

Ma foi, c'est que prêter de l'argent comme ça sans sûretés, je ne m'en soucie pas.

CRISPIN.

Comment, monsieur, si vous le refusez, ça le fâchera peut-être, vous vous brouillerez ensemble; et puis, ne suis-je pas témoin de l'avoir reçu?

ORONTE.

C'est vrai; combien est-ce qu'il faut?

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, il ne me l'a pas dit, et je ne lui ai pas demandé.

ORONTE.

Mais, comment veut-il que je lui prête de l'argent sans savoir combien.... Ah! ah! nous attendrons qu'il vienne.

CRISPIN.

Mais, monsieur, la somme est sûrement marquée dans la lettre, vous n'avez qu'à voir, elle n'est pas cachetée, parce qu'il faut mettre la reconnoissance dedans.

ORONTE, *lit.*

« Mon fils, je suis charmé de votre politesse, et de voir que vous profitez de la bonne éducation que vous avez reçue; vous faites un si bon usage de votre argent, que je ne refuse pas à vous envoyer ce que vous me demandez. Je vous envoie donc par la poste, 600 fr., franc de port ».

CRISPIN.

C'est dix écus pour le port.

ORONTE.

Je le sais bien. Tiens, voilà la lettre, je monte chercher cette somme, attends-moi.

---

## SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

OUI; monsieur.... Allons, voilà encore vingt-cinq louis d'accrochés.... mais, pour qui ceux-là?.... ça ne doit pas regarder mon maître.... je ne peux cependant pas les garder

non

non plus. Quelle diable d'idée m'est venue! dire que je ne peux pas apprendre la manière de servir sans être fripon..... c'est plus fort que moi; enfin, prenons toujours: si j'ai trouvé le moyen de les avoir, je trouverai bien celui de les rendre, si la conscience me reproche.

## SCENE VII.

ORONTE, CRISPIN.

ORONTE, *lui donne un sac d'argent.*

TIENS, voilà dans ce sac l'argent bien compté, et dix écus pour le port.

CRISPIN, *à part.*

Pour ceux-là, ils ne verront pas le jour.

ORONTE.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Je dis, monsieur, qu'il ne recevra pas ceux-là.

ORONTE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Puisque c'est le port de l'argent.

ORONTE.

Ah! ah! j'entends; vas vîte, et prends bien garde?

CRISPIN.

Oh! monsieur, il est en bonne main.

## SCENE VIII.

ORONTE, *seul.*

JE ne reviens pas de monsieur Latour! Quelle affaire si pressante lui est donc survenue pour ne pouvoir aller jusques chez lui chercher de l'argent?.... Diable, cela me surpasse, 630 fr.; son fis lui coûte bien de l'argent, il n'y a pas long-temps qu'il lui en a envoyé; j'ai peur qu'il ne mange une partie de son revenu, et que la dot de ma fille n'en souffre après; cependant, il est économe, il n'y a rien à craindre.

## SCENE IX.

LATOUR, ORONTE.

LATOUR.

Que le diable emporte le chirurgien, il n'étoit pas chez lui. Ah! vous voilà, vous êtes donc rétabli, mon valet m'avoit effrayé; j'ai couru chez mon chirurgien.....

ORONTE.

Pourquoi faire? quel accident vous est-il arrivé?

LATOUR.

Mais rien, c'est pour vous.

ORONTE.

Pour moi! je ne me suis jamais si bien porté.

LATOUR.

Tant mieux; mais mon valet m'a dit qu'il vous avoit pri en dînant un délire étonnant, que vous battiez la campagne.

ORONTE.

Je n'ai pas vu votre valet.

LATOUR.

Je l'ai envoyé chez vous.

ORONTE.

Pour chercher de l'argent? Je l'ai donné au mien qui est allé le porter à la poste pour votre fils.

LATOUR.

Quel argent? que voulez-vous dire?

ORONTE.

Celui que vous m'avez fait demander.

LATOUR.

Moi, je vous ai fait demander de l'argent?

ORONTE.

Comment! vous n'avez pas dit à mon valet, que j'avois envoyé chez vous, que je vous prête 630 fr.; je lui ai donné.

LATOUR.

Je n'ai pas vu votre valet, je ne vous en connois pas, moi.

ORONTE.

Il est vrai qu'il n'y a pas long-temps qu'il est à mon service, ce n'est que depuis ce matin.

LATOUR, *à part.*

Ce que Crispin m'a dit, est vrai.

ORONTE.

Vous comprenez donc à présent?

LATOUR.

Oui, je comprends; mais où allez-vous donc comme ça? il vaudroit mieux rentrer chez vous.

ORONTE.

Pourquoi donc rester chez moi?

LATOUR.

Mais dans l'état où vous êtes.

ORONTE.

Avez-vous perdu la tête? êtes-vous devenu fou? Depuis que je vous parle, vous m'avez tenu des raisons qui n'ont pas le sens commun; que vous venez de chercher votre chirurgien, que vous n'avez pas vu mon valet, que vous avez envoyé le vôtre chez moi.... Ecoutez-donc ce que je vous dit:... dans l'instant même, je viens de donner à mon valet, au mien, 630 fr., que vous m'avez fait demander; il est allé les porter à la poste pour votre fils.

LATOUR.

Il est vrai que je viens de donner cette somme pour mon fils.

ORONTE.

Mais c'est moi qui vient de la donner.

LATOUR.

Pour mon fils?

ORONTE.

Eh! oui.

LATOUR.

Tenez, ne parlons pas de ça davantage, vous vous irriteriez le sang: il vaut mieux vous coucher, je vais entrer avec vous; tâchez-donc de reprendre vos esprits; et si c'est ce valet qui vous fait plaisir, je vous le céderai, vous pouvez le garder.

ORONTE.

Mais qui vous parle de valet?

LATOUR.

Pardi, c'est vous; ce valet que vous croyez être le vôtre, est le mien.

ORONTE.

Est le vôtre, est le mien: vous cherchez des détours qui ne m'ont pas l'air d'un honnête homme; vous faites l'ignorant pour ne pas convenir de cette somme, et vous voudriez bien me la faire perdre, à ce qu'il me paroît.

LATOUR.

Vouloir me faire tomber d'accord que je vous ai envoyé demander de l'argent! ma foi, je suis votre serviteur, voilà un genre de folie qui ne me convient pas.

ORONTE.

Allez, c'est vous qui êtes fou; mais que cette folie-là ne me asse pas perdre mon argent, toujours.

LATOUR.

Que vous êtes terrible avec cet argent, vous ne me connoissez plus; regardez-moi bien?

ORONTE, *à part.*

Il a les yeux égarés; je ne me trompe pas quand je dis qu'il est fou: et puis sans cela, me tiendroit-il de pareilles raisons?... Cependant il doit épouser ma fille; ma foi, voilà un accident qui dérange tout; ce que c'est que de nous, en si peu de temps perdre le jugement, voilà ce que je ne peux pas comprendre.

LATOUR, *à part.*

Sou esprit s'égare, il parle seul. ( *haut* ). Hé bien, vous remettèz-vous un peu?

ORONTE.

Oui, je viens de réfléchir que je ne veux pas marier ma fille encore sitôt.

LATOUR.

Mais, pourquoi?

ORONTE.

Parce que je veux savoir auparavant si votre maladie durera long-temps.

LATOUR.

Si ma maladie....

ORONTE.

Oui; allez vous-en chez vous.

LATOUR.

Vous rompez donc le mariage de votre fille avec moi?

ORONTE.

Oui; allez vous-en.

LATOUR, *à part.*

Oui, il vaut mieux que je le laisse seul; il ne faut pas contredire les foux, ça ne fait qu'augmenter leur mal; adieu.

ORONTE.

Adieu: songez toujours à mon argent.

LATOUR.

Et vous, songez que vous ne m'en avez point donné; adieu.

## SCENE X.

ORONTE, *seul.*

JE n'ai pas envie de le perdre..... Heureusement que cet accident lui est arrivé avant que le mariage ne soit fait, car ma fille auroit été malheureuse.

## SCENE XI.

CRISPIN, MR. ORONTE.

ORONTE.

AH! te voilà revenu; je suis bien fâché de t'avoir donné de l'argent.

CRISPIN.

Pourquoi donc?

ORONTE.

C'est que j'ai vu monsieur Latour; il ne veut pas convenir qu'il m'en a fait demander.

CRISPIN.

Vous moquez-vous? Heureusement qu'il y avoit des témoins.

ORONTE.

Il y avoit des témoins?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et beaucoup même; il a écrit la lettre chez un de ses amis.... Comment diable, aussi, allez-vous donner de l'argent pour un homme dont vous n'êtes pas sûr!

ORONTE.

Cependant, c'est un honnête homme;... mais je crois qu'il lui est survenu des affaires qui lui ont fait tourner la tête; il m'a tenu des raisons d'un homme fou, il a les yeux tout égarés.

CRISPIN.

Ah! c'est vrai, j'avois oublié de vous le dire, il ne parle pas trop raison.... mais j'ai cru que c'étoit son ordinaire.

ORONTE.

Non pas, vraiment.... Voilà qui confirme mon soupçon,

je devois lui donner ma fille, mais je l'ai averti de ne plus y penser.

CRISPIN.

Vous avez raison, et puis un homme à son âge! votre fille n'auroit pas été heureuse avec lui, il vaut mieux lui donner un jeune homme; tenez, par exemple, un homme comme un maître que j'ai servi, il est fort riche, si vous voulez je vous le ferai connoître.

ORONTE.

Non; mais je devois la marier avec le fils d'un de mes amis, c'est un armateur de vaisseau, il est résident à Marseille, un honnête homme fort riche; mais Mr. Latour, dans cette entrefaite, est venu me la demander, je lui ai accordée, je ne sais pas pourquoi, et j'ai écrit à cet homme que je retirois la parole que je lui avoit donnée; mais je vais lui récrire sur-le-champ qu'il m'envoie son fils, que j'ai réfléchi que ma fille seroit heureuse avec lui: pendant ce temps-là, retournes chez Mr. Latour, tâches de le faire convenir, devant témoins, qu'il a reçu l'argent que je t'ai donné, et tu reviendras promptement me rendre réponse.

CRISPIN.

Ne vous inquiétez pas, je vais travailler comme pour moi.

## SCENE XII.

CRISPIN, *seul.*

Bon: voilà déjà nos deux hommes brouillés, c'est ce que je demandois, nous aurons du temps pour trouver quelques moyens; mais, voici mon maître.

## SCENE XIII.

CLAIRON, CRISPIN.

CRISPIN.

Que diable venez-vous faire ici? vous ne pouvez pas rester dans votre café.

CLAIRON.

Mais je veux savoir ce que c'est que cet argent que tu m'as apporté; tu t'est sauvé sans me dire d'où il venoit.

CRISPIN.

Ne vous inquiétez pas, c'est le sujet de la brouille de nos deux vieillards; et le mariage de votre père est rompu.

CLAIRON.

Ah! mon cher Crispin, conte-moi donc cela?

CRISPIN.

Paix! nous sommes ici mal postés pour cela; retournez vous-en, je vais chercher une lettre qui nous servira, et je vais vous rejoindre dans la minute.

CLAIRON.

Je me repose sur toi.

## SCENE XIV.

CRISPIN, *seul.*

ALLONS, il ne faut pas nous endormir; voyons quelle ruse inventer.... réfléchissons un peu.... oui.... non.... cependant.... m'y voilà, à présent je suis sûr de la réussite; allons rejoindre mon maître; instruisons-le de tout ce qui se passe, et pendant qu'il se prèparera au déguisement, nous, entrons dans cette maison pour y porter le dernier coup.

# ACTE TROISIEME.

(*Le Théâtre représente l'appartement de Mr. Oronte*).

## SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, *seul.*

CRISPIN ne revient pas, j'ai peur que mon argent ne soit flambé; aussi, il falloit avoir perdu la tête, donner comme ça son argent; je crois qu'il l'a fait par friponnerie, car il n'est pas possible, me vouloir faire passer pour fou, et dire des extravagances.

## SCENE II.

ORONTE, CRISPIN.

ORONTE.

AH! te voilà revenu; eh bien, mon argent?

CRISPIN.

Monsieur, je ne l'ai pas trouvé chez lui; l'on en est même fort en peine.

ORONTE.

Pourvu qu'il ne soit pas allé se jeter à la rivière; pour le coup, mon argent seroit perdu: en tout cas, je te rabattrois cela sur tes gages; tu serois six ans à mon service.

CRISPIN.

Diable! ce n'est pas là mon compte, monsieur, ce n'est pas ma faute, je ne fais jamais que ce que l'on me commande; mais, tranquillisez-vous, il l'a dit chez lui, et tout le monde en est témoin.

ORONTE.

Ah! bon. Je passe dans mon cabinet écrire cette lettre; ne t'éloignes pas.

## SCENE III.

CRISPIN, *seul.*

Non, monsieur. Allons, voilà qui va le mieux du monde; il ne s'agit plus que d'écarter le bon homme, l'empêcher de venir ici.

## SCENE IV.

### ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH ! vous voilà, mademoiselle ; comment trouvez-vous que je travaille pour vous rendre heureuse ?

ISABELLE.

Mon cher Crispin, je ne sais comment reconnoître tes services ; tiens, prends toujours ceci, en attendant autre chose. ( *Elle lui donne deux louis* ). Assure bien ton maître de ma persévérance, et que je souhaite autant que lui que ton entreprise réussisse.

CRISPIN.

Soyez tranquille : vous vous exprimez de manière à faire agir un mort ; la lettre que votre père envoie ira avec les autres, voilà la boîte. ( *Montrant sa poche* ).

ISABELLE.

Chut ! mon père revient.

## SCENE V.

### ORONTE, ISABELLE, CRISPIN, *sort après avoir la lettre.*

ORONTE.

TIENS, voici la lettre, porte-là à la poste. Hé bien, ma fille, tu es bien contente de ce que ton mariage est rompu avec Mr. Latour, ça me coûte 630 fr. ; mais ce n'est pas ma faute, c'est toi qui y perdra, je serai obligé de te rabattre cela sur ta dot ; d'ailleurs, le fils de monsieur Prébord est riche, il ne regardera pas à cette bagatelle.

ISABELLE.

Mais, mon père, pourquoi êtes-vous si pressé de me marier ? Est-ce que vous vous ennuyez de m'avoir avec vous ?

ORONTE.

Non ; mais à ton âge, il est temps de faire une fin. Est-ce que tu n'as pas d'inclination pour le mariage ? que je ne te gêne pas.

ISABELLE.

Je ne dis pas cela ; mais pourquoi me vouloir faire épouser un homme que je n'ai jamais vu, ni vous non plus ; savez-vous s'il vous conviendra ?

ORONTE.

Son père est un de mes anciens amis. Il m'a marqué que son fils étoit joli garçon, il n'est pas fait pour me tromper ; d'ailleurs il est fort riche, et les richesses font oublier les autres défauts.

ISABELLE.

Mais si ses défauts sont essentiels, je serai malheureuse toute ma vie.

ORONTE.

Vas, ne crains rien; tu es encore jeune et assez jolie pour captiver son cœur. Dès qu'il te verras, il sera enchanté de toi, et il portera tout ses soins à te rendre heureuse.

ISABELLE.

Je le souhaite de tout mon cœur.

ORONTE.

Tu t'en vas?

ISABELLE.

Je vais dans ma chambre.

ORONTE.

Vas. Elle a bien envie d'être mariée, mais la pudeur la retient.

## SCENE VI.

### LE CHIRURGIEN, ORONTE.

LE CHIRURGIEN.

MONSIEUR, j'ai bien l'honneur de vous saluer. N'est-ce pas ici où demeure Mr. Oronte?

ORONTE.

Oui, monsieur, c'est moi. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE CHIRURGIEN.

C'est de la part de Mr. Latour, qui m'envoie pour examiner votre maladie; vous avez bon visage, il faut espérer que ce ne sera rien; c'est de vous tranquilliser, ne pas prendre l'air.

ORONTE.

Comment! que voulez-vous dire? je ne suis pas malade.

LE CHIRURGIEN.

Asseyez-vous; voyons votre langue.

ORONTE.

Allons, vous moquez-vous de moi? allez vous promener.

LE CHIRURGIEN.

Ne vous emportez pas; voyons votre pouls.

ORONTE.

Je vous dis que je ne suis pas malade.

LE CHIRURGIEN.

Vous avez raison, cela ne sera rien; je ne suis pas comme mes confrères, je ne déconforte pas un malade; et puis dans ces circonstances, ce n'est pas le cœur qu'il faut soigner, c'est l'esprit.

ORONTE.

Allez vous-en au diable avec votre esprit. Qui vous envoie ici?

LE CHIRURGIEN.

Vous voyez Mr. Abscence; j'ai eu l'honneur de vous dire que c'étoit Mr. Latour.

ORONTE.

Ah! c'est vrai, c'est votre présence qui me l'a fait oublier; vous

vous venez ici pour me rendre la santé, et si vous y restiez encore long-temps, vous me la feriez perdre. Je sens déjà à votre approche un frissonnement dans tout le corps; décampez promptement.

LE CHIRURGIEN.

Non, monsieur, je ne sortirai pas sans vous avoir pansé; Mr. Latour me l'a bien recommandé.

ORONTE.

Et pour quelle maladie, s'il vous plaît?

LE CHIRURGIEN.

Mais, monsieur, je vous le dis: pour une espèce de folie qui veut vous prendre, et il faut couper court à cela.

ORONTE.

Allez, il faut que vous soyez fou vous-même, pour ne pas vous appercevoir que j'ai toute ma raison.

LE CHIRURGIEN.

Ah! monsieur, il ne faut pas que cela vous étonne: c'est souvent ceux qui paroissent les plus raisonnables qui sont les plus foux.

ORONTE.

C'est monsieur Latour qui est fou, et c'est pour lui que l'on vous est venu chercher.

LE CHIRURGIEN.

Point du tout, monsieur; il est au contraire de très-bon sens, et m'a bien envoyé chez vous.

ORONTE.

Mais il m'a fait des extravagances à moi, jusqu'à m'envoyer emprunter de l'argent et ne s'en pas souvenir, me le nier même.

LE CHIRURGIEN.

Mais est-ce bien vrai ce que vous dites-là?

ORONTE.

Que trop vrai. De par tous les diables, le pauvre cher homme, il m'a fait compassion.

LE CHIRURGIEN.

Effectivement, il m'a parlé de cet argent; me serai-je trompé?

ORONTE.

Eh! oui, vous vous êtes trompé; c'est pour lui qu'il venoit.

LE CHIRURGIEN.

Je crois que vous avez raison; il m'avoit aussi l'air agité; je cours chez lui.

ORONTE.

Oui; allez vîte, et tâchez qu'il se ressouvienne de mon argent.

LE CHIRURGIEN.

Ne vous inquiétez pas. Je suis votre serviteur; excusez-moi.

---

# SCENE VII.

ORONTE, *seul.*

Je crois le chirurgien aussi fou que lui, ou du moins aussi

ignorant, vouloir que je sois malade parce qu'on lui a dit d venir chez moi. Ce pauvre Mr. Latour, ça me fait pourtan de la peine, car c'étoit mon véritable ami; c'est quelques affair qui lui sont survenues et qui lui auront fait tourner la têt Il faut pourtant que j'aille le voir; mes 630 fr., j'ai bien pe qu'ils ne soient perdus: ah! cela m'apprendra une autre fois ne donner de l'argent qu'avec bonne sûreté.

## SCENE VIII.

### CRISPIN, ORONTE.

CRISPIN.

Me voilà revenu, monsieur.

ORONTE.

Tu as été bien long-temps.

CRISPIN.

Mais, monsieur, c'est que j'ai rencontré un de mes ancien amis, et nous avons bu chopine ensemble.

ORONTE.

Est-ce que tu es ivrogne?

CRISPIN.

Non, monsieur, point du tout; c'est que chez vous la besogne est un peu forte, j'ai tant couru que je suis fatigué.

ORONTE.

Ce n'est pas toujours de même; c'est l'accident de monsieur Latour qui est cause de ça.

## SCENE IX.

### ORONTE, CRISPIN, CLAIRON.

CLAIRON, *déguisé en bourgeois.*

Monsieur, n'est-ce point ici Mr. Oronte?

ORONTE.

Oui, monsieur; que souhaitez-vous?

CLAIRON.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; je suis le fils de Mr. Prébord, mon père vous fait bien ses complimens, et sur le reçu de votre lettre, m'envoie ici.

ORONTE.

Ma foi, mon cher ami, vous ne pouviez venir plus à propos, car Crispin vient de mettre une lettre à la poste, dans laquelle je marque à votre père de vous envoyer le plutôt possible; asseyez-vous donc.

CLAIRON.

Monsieur, ne faites pas attention.

ORONTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé?

CLAIRON.

Monsieur, dans l'instant même.

ORONTE.

Il y a un mois que j'avois écrit à votre père que je retirois la parole que je lui avoit donnée au sujet de votre mariage avec ma fille, il ne m'a pas fait de réponse; il s'est sans doute trouvé piqué, et vous aussi. . . . mais comment cela se fait-il que vous voilà, après avoir rompu ?

CLAIRON.

Mais, monsieur, mon père ne m'a point instruit de cela; au reçu de votre première lettre, je me suis mis en route.

ORONTE.

Il y a plus de deux mois! Vous n'avez pas été ce temps pour venir de Marseille ici.

CRISPIN, *bas, en sortant.*

Vous vous êtes arrêté à Lyon pour affaire.

CLAIRON.

Non, certainement; comme nous faisons beaucoup de commerce à Lyon, j'ai été forcé de m'arrêter pour des affaires. . . . mais, monsieur, je suis au désespoir que vous ayez changé d'idée, et ne serai venu ici que pour vous prouver mon regret.

ORONTE.

Mais, point du tout; au contraire, nous allons finir sur-le-champ. . . . Crispin, vas chercher le notaire. Où est-il donc, Crispin ?

CRISPIN, *rentrant.*

Monsieur, me voilà; j'étois allé chez mademoiselle votre fille, pour voir si elle avoit besoin de quelque chose. (*Bas, à son maître*). Elle vous reconnoîtra, je viens de la prévenir.

ORONTE.

Vas chez le notaire qui demeure en face, dis lui que je le demande sur-le-champ pour faire le contrat de mariage de ma fille.

CRISPIN, *en sortant.*

Oui, monsieur.

ORONTE.

Je vais vous la faire voir, ne lui dites pas qui vous êtes.

CLAIRON.

Monsieur, comme il vous plaira.

ORONTE.

Isabelle ?

---

## SCENE X.

### ISABELLE, ORONTE, CLAIRON.

ISABELLE.

Me voilà, mon père. Monsieur, je suis votre servante.

ORONTE.

Ecoutes, ma fille; monsieur se présente pour être ton époux, et ne veut pas recevoir ta main sans savoir si tu le

trouve à ton gré : tu peux parler sans fard, il ne s'en fâchera pas.

ISABELLE.

Mon père, vous savez les qualités de monsieur, je les ignore ; mais puisque vous avez parlé, mon cœur ne balancera pas à vous obéir.

ORONTE.

Elle est douce comme un mouton !

CLAIRON.

Ah ! mademoiselle, soyez persuadée que ma reconnoissance égalera mon amour.

ORONTE, *riant.*

Ah! ah! mais votre reconnoissance ne sera pas grande, car votre amour ne doit pas encore être bien fort.

CLAIRON.

Vous vous trompez, monsieur : un seul des regards de mademoiselle est comme une étincelle que l'on met à une mine.

ORONTE.

Ah! diable : prenez garde que votre amour n'aille faire sauter le plancher.

ISABELLE.

Monsieur est galant, et c'est une comparaison bien forte.

CLAIRON.

Point du tout ; vous ignorez ce qui se passe dans mon cœur : la joie et la crainte font un si grand combat....

ORONTE.

La joie, la crainte, combat. Si vous allez continuer à parler d'amour, vous allez me faire bailler ; vous aurez le temps de le faire quand vous serez mariés : voilà justement le notaire.

---

## SCENE XI.

ISABELLE, ORONTE, CLAIRON, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ORONTE.

Entrez ; avez-vous des contrats ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur : sont-ce là les futurs ?

ORONTE.

Oui.

LE NOTAIRE.

Qu'ils sont aimables ! Voilà des yeux qui promettent beaucoup.

ORONTE.

Eh ! qu'est-ce qu'il va nous conter ! songez à écrire.

LE NOTAIRE.

Avez-vous une table ?

ORONTE.

Crispin, apporte une table et une écritoire.

LE NOTAIRE.

J'en ai une, je ne vais jamais sans cela.

ORONTE.

Un fauteuil.

LE NOTAIRE.

Pardevant, etc. et combien donnez-vous à votre fille ?

ORONTE.

Quarante mille francs, et tout mon bien après ma mort.

LE NOTAIRE.

J'entends; fille unique et seule héritière des biens présens et futurs.

---

## SCENE XII et DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR.

CLAIRON, *bas.*

Ah ! nous sommes perdus ; voici mon père.

CRISPIN, *bas.*

Ne le reconnoissez pas ; reposez-vous sur moi.

ORONTE.

Ah ! vous voilà; comment cela va-t-il ? vous ressouvenez-vous de mon argent.

LATOUR.

Crispin ici ! et mon fils ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ORONTE.

Allons, n'allez-vous pas prendre cet homme-là pour votre fils, à présent.

LATOUR.

Oui, c'est lui, et mon valet ?

ORONTE.

Eh ! non, c'est le mien.

LATOUR.

Je vous dis que c'est le mien, ou celui de mon fils que voilà.

ORONTE, *riant.*

Ah ! ah ! son fils ; c'est un homme que vous n'avez jamais vu, qui vient de Marseille exprès pour épouser ma fille.

LATOUR.

Je vous dis que c'est mon fils ; et toi, coquin, tu n'est pas mon valet ?

CRISPIN.

Ahi ! ahi ! mais, monsieur, vous m'étranglez.

ORONTE, *le retirant.*

Mais voilà une terrible folie, tenez-vous donc tranquille.

LATOUR.

Une folie ! j'entrevois là-dessous quelque friponnerie.

ORONTE.

Mais c'est plutôt vous qui êtes un fripon, de ne pas vouloir convenir de mes 630 fr.

LATOUR.

Je ne les ai pas reçus.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, laissez-moi donc écrire, je ne m'entends pas.

LATOUR.

Et qu'est-ce que cela me fait, à moi? il faut que je découvre ce mystère.

ORONTE.

Il n'y a pas de mystère là-dedans; convenez seulement que vous me devez 630 fr., et mon valet les a reçus pour vous.

LATOUR.

Où est-il?

ORONTE.

Le voilà.

CRISPIN.

C'est vrai.

LATOUR.

Mais je vous dis que c'est mon valet à qui j'ai donné cette somme; parles?

CRISPIN.

Monsieur, vous m'avez donné la lettre, et monsieur l'argent.

ORONTE.

Vous voilà confondu.

LATOUR.

Le fripon! et vous, mon fils, voulez-vous me dire par quel hasard vous vous trouvez ici?

ORONTE.

Eh! laissez cet homme tranquille, je vous dis que ce n'est pas votre fils; excusez, je vous prie, c'est qu'il est timbré.

LATOUR.

Parbleu, voilà qui est terrible, me vouloir faire croire que je suis fou; je vais aller chercher main-forte, et nous verrons si je suis fou, et si tu parleras...

CLAIRON.

Mon père, calmez-vous.

ORONTE.

Son père! que veut dire ceci, votre père?

CLAIRON.

Oui, monsieur.... Mon père, j'aimois mademoiselle sans que vous le sachiez, et à l'aide de Crispin, j'ai pris ce déguisement; et c'est moi seul qui suis cause de tous vos débats.

ORONTE.

Je suis donc trompé aussi, moi.

CLAIRON.

Monsieur, daignez me pardonner en faveur de l'amitié que mademoiselle a pour moi.

ORONTE.

Eh bien, monsieur Latour, que dites-vous à cela?

LATOUR.

Moi, je ne sais que dire, je suis en extase; je croyois mon fils à quatre-vingt lieues d'ici, pendant qu'il nous jouoit ce tour.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, est-ce que j'aurois fait de la besogne inutile.

ORONTE.

Et ma fille qui ne dit rien; tu me trompois donc aussi?

ISABELLE.

Mais, mon père, je n'ai rien fait que votre volonté.

ORONTE.

Elle a raison, et nous avions perdus la tête tous les deux, le mal n'est pas si grand que je croyois.

CLAIRON.

Mon père.... et vous, monsieur, ne consentez-vous pas tous deux que j'épouse mademoiselle?

ORONTE.

Ma foi, moi, je consens volontiers;... et vous, je voulois vous la donner, je la donne à votre fils, c'est tout de même.

LATOUR.

Mais, non, ce n'est pas tout de même;... me faire passer pour fou, et monsieur aussi.

CLAIRON.

Mon père, pardonnez-moi si je me suis prêté à la supercherie de Crispin, et consentez à mon bonheur.

ISABELLE.

Monsieur!

ORONTE.

Allons, décidez-vous.

LATOUR.

Je vois bien qu'il faut que je consente malgré moi, votre fille ne demande pas mieux.

LE NOTAIRE.

C'est une affaire faite, et mon contrat est tout prêt.

ORONTE.

Oui, mais dans tout ceci il s'agit toujours de 630 fr. que j'ai donnés.

LATOUR.

J'ai donné une pareille somme aussi, moi.

CLAIRON, *à Mr. Oronte.*

Monsieur, n'en soyez point inquiet, Crispin reconnoît les avoir reçus.

CRISPIN.

Paix donc, monsieur!

CLAIRON,

Maraud!... Oui, monsieur, il s'est servi de cette ruse pour vous brouiller ensemble.

ORONTE.

Bon!... mais qu'il me les rendent.

CRISPIN.

Vous me retiendrez cela sur mes gages quand je serai à votre service.

CLAIRON.

Je m'en charge.

ISABELLE.

Vous me rabattrez cela sur ma dot.

ORONTE, riant.

Ah! ah! tu te moques de moi à présent.

LATOUR.

Voilà donc notre folie finie, et c'est moi qui suis dupe.

ORONTE.

Sa ruse est unique; mais signons et ne pensons plus qu'à nous divertir. (*Ils signent tous*).

CRISPIN, *au Public*.

Messieurs, par ma ruse nos deux amans obtiennent ce qu'ils desirent, mes deux foux sont devenus raisonnables; dans tous ces débats j'ai su trouver mon profit, nous sommes donc tous contens; il ne nous reste plus que d'obtenir votre suffrage; si notre zèle à vous plaire étoit un droit pour l'exiger, nous serions sûrs de l'avoir, au-delà même de votre volonté; mais nous nous trouverons trop heureux, si vous daignez seulement nous accorder votre indulgence.

FIN.

Imprimerie de D. DUPRÉ, rue des Coutures-St.-Gervais, près l'égoût de la Vieille-rue-du-Temple, N°. 446.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05967 8162

